

Feu

Charlotte Moffet

Numéro 162, été 2019

C'est l'espace ménager qu'on connaît, et les mots qui le mangent

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92351ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Moffet, C. (2019). Feu. *Moebius*, (162), 11–12.

feu

Charlotte Moffet

J'attends toujours la visite annuelle des pompiers pour mettre des piles dans le détecteur de fumée. Je les retire dès qu'ils quittent la maison.

Les miettes continuent à brûler dans le fond du four et je préfère encore l'odeur du pain carbonisé au cri perçant de l'alarme.

De toute façon, l'incendie, s'il arrivait, m'entraînerait hors du sommeil. Je ne sortirais peut-être pas du lit, par contre.

Ce n'est pas l'attrait du péril, c'est celui du spectacle. Il me semble que la chose serait impressionnante : les oreillers en plumes et en duvet d'oie blanche, s'ouvrant en réponse à l'énergie thermique, libéreraient une infinité de petites particules flamboyantes. Une pluie de lucioles qui barbouillerait l'obscurité de la chambre, avant de la couvrir d'une nappe de poussière, de percer des trous dans les surfaces textiles.

Je serais alors forcée de retourner le matelas. Je viderais sûrement le cendrier aussi, qui déborde depuis trop longtemps déjà. Je pourrais en profiter pour faire le ménage du printemps que je repousse toujours de quelques saisons.

Un seul problème : je n'ai plus de sacs pour l'aspirateur et le balai est fatigué, perd de ses cheveux et moi également, du moins un peu. La tâche se ferait donc à quatre pattes avec un seau d'eau savonneuse et un linge. La tâche se ferait de la bonne façon, celle qui demande temps et diligence.

Le tout se déroulerait en silence, cela n'est pas négligeable. Mon souffle risquerait de soulever les débris volatiles. Je garderais ma langue dans ma bouche, car de toute façon je n'ai personne à qui parler. Les autres ont probablement peur du feu. Cela ne me dérange pas. Ce n'est pas triste. Il y a le chat, quand même.

Je ne reçois pas d'invités. Le téléphone ne sonne pas et je ne sais pas pourquoi je persiste à payer le forfait pour la ligne fixe. On n'essaie pas de me joindre et je n'essaie de joindre personne : je n'ai pas à sortir, ou seulement très occasionnellement. Le garde-manger est rempli de conserves, le congélateur, de viande, l'armoire dans le corridor, de papier hygiénique et le sous-sol, de bois de chauffage. Je suis toujours prête pour l'apocalypse.

Je continuerai à frotter des allumettes, à faire fondre des bougies pour tremper le bout de mes doigts dans la cire légèrement trop chaude, quand toutes les ampoules seront grillées.

Je resterai la seule responsable des craquements du plancher, de la menace d'embrasement.